

Il n'est jamais trop tard

Le Seigneur Jésus aurait fait un très mauvais manager paroissial. Prenons par exemple cette fête de la divine Miséricorde, que nous célébrons aujourd'hui. La logique aurait été de la placer avant Pâques : les prêtres auront pu faire ainsi de beaux sermons sur la miséricorde, évoquer les indulgences plénières, inviter leurs paroissiens à aller se confesser ; et tout le monde serait arrivé purifié et pardonné pour les festivités pascales. Eh bien non ! Pas du tout ! Le Christ révèle, à l'opposé, à sainte Faustine Kowalska, en 1934, que la fête de la divine Miséricorde sera célébrée le dimanche APRES Pâques – c'est-à-dire aujourd'hui.

Pourquoi ? Parce que si le Seigneur Jésus aurait fait un très mauvais manager paroissial, il est, sans nul doute, un très bon pasteur. Qui n'a pas oublié la brebis égarée : celle qui, plus lente, se laisse distancer par le troupeau ; celle qui, plus récalcitrante, ne veut pas revenir à la bergerie ; celle qui s'est perdue sur le chemin du confessionnal. Le Christ miséricordieux, dans sa sagesse comme dans sa tendresse, sait que tout le monde ne s'est pas confessé en amont des fêtes de Pâques : il veut donc, en bon, en excellent berger, offrir une nouvelle chance en instituant cette célébration de la divine Miséricorde : afin que tous ceux qui auront été touchés par les cérémonies de Pâques, afin que tous ceux qui auront été remués par la Passion et la Résurrection du Seigneur, afin que tous ceux qui seront pris de regret ne puissent se dire dans un souffle de résignation : c'est trop tard. Ce n'est jamais trop tard tant que l'on est vivant !

Le Seigneur vient ainsi à la rencontre de tous ceux qui ont été absents du confessionnal, lors de la Semaine sainte - comme il est venu à la rencontre de saint Thomas qui était absent du cénacle, lors de sa première Manifestation aux Apôtres, le soir de sa Résurrection. Pourquoi saint Thomas manquait-il à l'appel ? Son tempérament bouillant ne supportait peut-être plus l'atmosphère confinée de cette salle haute où les onze se cachaient par peur des dénonciations, cette pièce pleine du bruit exalté, des paroles décousues des saintes femmes qui étaient allées au tombeau, ce recoin où saint Jean se tenait depuis son retour du Saint-Sépulcre – rayonnant de paix et de foi. Son silence serein lui était insupportable. Pourquoi lui devait-il demeurer dans les tourments alors que d'autres avaient déjà basculé dans l'allégresse et la confiance ? Au lieu d'attendre, il était parti... et, comble de la désillusion et de l'humiliation, de la révolte et de la jalousie : quand il était revenu, tous lui avaient

raconté avoir vu le Seigneur. Avoir vu le Seigneur qui était mort, crucifié, supplicié. Qui avait définitivement quitté cette vie... Impossible. Rigoureusement impossible. Et pourquoi le Maître aurait-il en plus choisi précisément le moment où il était absent pour venir à leur rencontre ? Ce sont des choses qui ne se font pas !

Saint Thomas oubliait un peu vite que, lui qui avait fui comme les autres à Gethsémani, lui qui n'était pas venu sur le Golgotha, lui qui n'avait pas couru avec Pierre et Jean au Tombeau vide, n'avait en fait rien à exiger mais tout à recevoir. Pourtant, il s'emporta dans des déclarations tonitruantes que nous connaissons bien : « si je ne mets pas le doigt dans la marque des clous, la main dans son côté, je ne croirai pas ! ». Cher Thomas, ce n'est la main que tu vas mettre dans le côté ouvert du Seigneur : c'est ton cœur ! Et cela est bien mieux ainsi. Car le Christ miséricordieux, une semaine après Pâques, en ce dimanche où nous sommes, aujourd'hui, est revenu chercher celui qui n'était pas là – parce que le Seigneur revient toujours chercher ceux qui n'étaient pas là. Comme il le prouve encore dans l'institution de cette fête de la divine Miséricorde, en ce dimanche de Quasimodo. Il est revenu, pourrait-on dire, uniquement pour Thomas. Comme il vient au confessionnal, en la personne du prêtre et dans la puissance de l'absolution, pour chaque pénitent. A chacun, il présente son cœur, d'où a coulé l'eau et le sang, d'où coulent les torrents de miséricorde afin que nous y placions notre propre cœur.

Souvent, tourmentés, occupés, soucieux de notre propre péché, nous mettons plus d'attention dans l'aveu de nos fautes que dans l'accueil de la Miséricorde. Nous faisons l'exploit de nous confesser sans même penser une seconde au cœur du Christ miséricordieux – mais beaucoup, en revanche, à nous-mêmes. Nous sommes des saint Thomas d'avant la Rencontre : trop tournés vers nous-mêmes, pas encore assez vers le Seigneur. Alors, quand nous nous mettrons à genoux, la prochaine fois, au confessionnal de la Madeleine, ne commençons pas tout de suite. Gardons un moment de silence, fixons le crucifix. Pensons à ce soir de Pâques où le Seigneur – nous venons de le réentendre dans l'Évangile de ce dimanche – a institué la confession - comme un sacrement de résurrection et d'entrée, toujours davantage, dans une vie nouvelle. Pensons à ce soir, huit jours après Pâques, où le Ressuscité a présenté à saint Thomas son côté ouvert et invite chacun d'entre nous : « avance ton cœur et mets-le dans mon côté transpercé par amour et ne sois plus incrédule mais croyant. » Nous sommes tous des retardataires de la grâce mais c'est chacun de nous que le Seigneur vient chercher car, pour le Bon Berger, avant ou après Pâques, il n'est jamais trop tard.